

pour les femmes, quelque soit leur rang, et elles peuvent voyager seules dans les bateaux et les voitures publiques sans aucun inconvénient. Il n'en est pas toujours de même ailleurs, et nous voyons qu'en Angleterre on parle de réserver une voiture dans les convois de chemins de fer pour les femmes voyageant seules, dans l'impossibilité où l'on est, apparemment, de leur assurer autrement la complète protection dont la galanterie américaine les couvre spontanément.

Une bizarrerie parfois embarrassante que signale M. Lyell, ce sont les noms que l'on donne aux villes qui s'élèvent par milliers. Presque toujours ce sont des noms devenus célèbres dans l'ancien monde, et qui se trouvent souvent groupés de la manière la plus étrange. Ainsi, dans son excursion d'un mois aux chutes du Niagara, l'auteur se rendit à Syracuse, à Utique, à Rome et à Parme ; il était allé de Buffalo à Batavia ; il avait le même jour déjeuné à Sainte-Hélène et diné à Elbe. Il recueillit des fossiles à Moscou, puis se rendit à la Havane, et de là à Troie, ville de 20,000 habitants, où il vit un éboulement survenu sur le mont Olympe, près du mont Ida. Heureusement il reste encore quelques noms indiens, tels que Mohawk, Ontario, Oneida, Niagara. Au reste, comme l'observe l'auteur, des confusions du même genre se retrouvent ailleurs qu'en Amérique, et pour ne parler que de Londres, on y rencontre jusqu'à cinquante rues portant le même nom.

En arrivant à Albany, l'auteur trouva le pays en armes pour résister aux justes demandes de la famille du général Van Renssaler, qui possédait autrefois un vaste territoire, occupé aujourd'hui par 100,000 habitants. Il y avait trois ans qu'il avait fallu lever une armée de 700 hommes pour forcer les fermiers à payer leur redevance ; les habitants rassemblèrent 1,500 combattants, et la rente est encore à payer. Le système de terres affermées devient impossible en Amérique, et chacun veut être maître du sol qu'il arrose de ses sueurs.

L'auteur avait été appelé à donner un cours de géologie de 12 leçons, dans l'institut fondé à Boston par M. Lowell, en 1835. Il y avait eu 4,500 billets distribués, succès que la modestie de l'auteur se plaît à attribuer à la nouveauté et à la distance parcourue par le professeur, mais que le bon sens américain avait sûrement rattaché à des qualités bien plus solides. A ce sujet, il raconte les merveilles que l'on a pu faire avec les 70,000 livres sterling données par le fondateur, grâce à la condition qu'il avait mise à son legs, que l'on n'emploierait pas un seul dollar en constructions. On se contenta donc de louer une grande salle et d'offrir des rétributions convenables aux hommes les plus distingués, rétributions triples de celles qui se donnent à Londres, et d'admettre le public gratuitement à leurs leçons. On y traite des diverses branches de l'histoire naturelle, de chimie, des beaux-arts, de théologie naturelle et de divers autres sujets. De 13 à 15,000 personnes en profitent chaque année, et la somme léguée, a suffi à tout. M. Lyell fait contraster avec ces résultats les 500,000 livres sterling qu'a laissées M. Girard pour la fondation d'un collège à Philadelphie, avec la condition que les bâtiments fussent modestes : l'argent est déjà dépensé, et le palais, car c'en est un, n'est pas même achevé, loin qu'il reste des fonds pour payer les maîtres. De même, en Angleterre, 100,000 livres sterling ont été employées à construire le collège de l'Université de Londres avec un dôme et un portique magnifiques, non encore achevés après 15 ans ; en revanche, il n'y avait pas de cheminée au laboratoire, et le cours d'anatomie ne pouvait se donner dans la salle qu'on y avait consacrée, par ce qu'elle avait la forme antique

d'un théâtre grec, et que les auditeurs ne pouvaient y suivre les démonstrations. Dans le collège du roi, le laboratoire avait été entièrement oublié, et l'on fut obligé, pour le cours de chimie, d'utiliser une cuisine souterraine et de faire monter au moyen d'un tour les appareils tout dressés. Aussi, dit l'auteur, puisque nous vivons dans un siècle où la passion de l'architecture est si indomptable, le seul remède est de couper dans le vif en interdisant toute construction, comme l'a fait sagement M. Lowell. C'est ainsi que le père Matthieu réussit à ramener ses concitoyens à la tempérance par l'interdiction absolue de toute boisson spiritueuse, tandis qu'en prêchant la modération dans l'usage il aurait probablement échoué.

En visitant la Virginie, l'auteur fut frappé d'un des effets de l'esclavage qui tend à en rendre la suppression très difficile, c'est la déconsidération rapide où tombent les blancs qui travaillent de leurs mains. Une femme et son mari, venus d'Angleterre pour prendre une ferme près de Richmond, se virent forcés de déguerpir parce que le second en labourant ses champs, la première en soignant son ménage et ses enfans, s'étaient attiré le mépris des nègres eux-mêmes. Près de la rivière James, un agriculteur du Nord avait acheté une ferme, vendu les esclaves et fait venir des irlandais pour la cultiver, persuadé que leur travail serait plus économique. Tout allait bien en effet pour ses intérêts, lorsque, la troisième année, les irlandais déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus rester chez lui, se trouvant humiliés par les blancs et dédaignés par les nègres, pour l'emploi qu'ils faisaient de leurs bras à des offices que ces derniers seuls ont coutume de remplir au sud du Potomac. Triste effet d'une institution vicieuse, de détruire dans leur germe les efforts mêmes que l'on tente pour l'améliorer !

Sur les confins de la Virginie et de la Caroline du Nord, l'auteur observa un vaste marais, appelé le *Grand Ténébreux*, qui a 40 milles de long et 25 de large, et qui est rempli d'arbres, d'arbrisseaux et de toute espèce de matière végétale, et est aussi noir que de la tourbe. L'eau qui surnage sur quelques places est quelquefois en mouvement ; mais l'ensemble forme une masse molle et fangeuse, qui est à un niveau plus élevé que le terrain solide qui l'entoure, et même est convexe au milieu, en dépit de son peu de consistance. L'élévation moyenne du centre du marais au-dessus du sol peut aller à 12 pieds environ. On dirait que les rivières qui le nourrissent y ont continuellement apporté des matières végétales qui l'ont ainsi relevé et pourtant les eaux actuelles n'en contiennent aucune trace. Beaucoup de troncs d'arbres sont couchés dans la masse fangeuse et en sont souvent retirés pour servir de bois de construction. Vers le centre du marais est un petit lac dont l'eau un peu jaune, mais d'ailleurs transparente, nourrit beaucoup de poissons.

L'auteur voit dans cette vaste accumulation de matières végétales dans un climat si chaud la preuve que les couches de houille ont pu se former au bord de la mer et se trouver ensuite sous sa surface au moyen de quelque affaissement du sol. La répétition successive des mêmes phénomènes aurait produit une succession de couches semblable à celle que présentent les houillères que nous exploitons actuellement.

Le voyage de l'auteur dans les états méridionaux appelle nécessairement son attention sur la question de l'esclavage. D'après ce qu'il a vu lui-même, les esclaves n'y sont pas malheureux. Ils sont gais, insoucians et, quoique mal vêtus, mieux nourris que les laboureurs d'Europe. Ils se regardent comme faisant partie de la famille. Une négresse à laquelle on demandait si elle n'é-